



Balthazar Paul Ommeganck : Troupeaux dans une prairie, près d'une rivière

## CRESCENDO

J'étais jeune berger quand ces choses se révélèrent. En bordure du chemin creux, j'avais remarqué, en poussant le troupeau de la ferme Michel, un homme qui, fort attentionné, semblait être en recherche. Ses allées et venues, en ces lieux insolites, laissaient deviner un ennui, une insatisfaction ou peut-être un tourment ?

A quelques pas d'ici, je parquai le troupeau, au pré de La Goutte, en fermai l'enclos et m'en retournai avec Mirza ma chienne, pour seule compagnie. Sur mon retour, l'homme était encore là, faisant quelques pas, s'arrêtant, puis revenant, semblant vouloir s'attarder sur une aire convenue. Pour demeurer discret et ne point le gêner, j'évitai de le fixer, bornant mon regard sur l'environnement, plutôt qu'autour de lui.

Il eut, cette fois-là, un comportement tel qu'il sembla m'éviter. L'avais-je gêné ? Que cherchait-il ? Peut-être n'était-il qu'un simple promeneur ? Assurément pas un grand marcheur. Peut-être un contemplatif ?

Poursuivant mon chemin, je vis que ma chienne n'était plus dans mes pas. Je détournai les yeux pour la chercher. L'homme était en même place et caressait Mirza. Je m'arrêtai, perplexe, fis quelques pas dans sa direction puis appelai l'animal qui sembla hésiter et, confusément, revint à moi. L'homme sourit. Je perçus ce sourire comme une excuse qu'il voulut m'adresser. Je lui souris à mon tour. Il y eut, dans la brièveté de cet échange et malgré son mutisme, une sorte d'aveu réciproque de compréhension. Lui, se doutant de mes interrogations ; moi percevant son embarras. Ce fut, je crois, le discernement spontané d'un besoin commun d'échanger autrement.

Quelques jours s'écoulèrent, tandis que je conduisais quotidiennement le troupeau jusqu'au pré. Au passage, je me remémorai l'image de cet inconnu qui m'avait souri sans me connaître, par l'intermédiaire de Mirza. Tel que je l'avais vu, il paraissait avoir une trentaine d'années d'âge. Sa tenue soignée laissait supposer une relative aisance pécuniaire ; ses manières réservées, une éducation affinée. Chemise claire et cravate sombre, dans un élégant costume affirmaient une distinction au-dessus du commun ; autant d'éléments inhabituels, en campagne profonde.

J'allais, en toute insouciance, oublier cette étonnante rencontre lorsque, quelques jours plus tard, je revis l'homme dans ses mêmes préoccupations. Il me fit, de loin, un signe de la main. La communication semblait bien amorcée, mais je ne pus venir à lui car le moment n'était pas propice à la conversation. Il était impensable, en effet, de laisser aller le troupeau sans en assumer, au plus près, la surveillance.



Marie DUHEM à son chevalet, 1889, par Virginie Demont-Breton, musée de la Chartreuse de Douai

Vint le jour où je me trouvai enfin à proximité de cet homme, à qui je n'avais encore dit mot. Il parut satisfait de ma présence. Le sourire nous revint et peut-être fut-il la raison et le fondement de notre entretien. Mirza, comblée, s'allongea à nos pieds et ce fut à son sujet que jaillirent les premiers compliments. Elle en comprit le sens et acquiesça de l'oreille. Puis nous fîmes connaissance. J'expliquai la position momentanée de mon rôle de pâtre ; lui, me confia la motivation de son retour en ces lieux qu'il semblait bien connaître :

" Il y a trois années de cela, dit-il, je passais par ici, en quête de tranquillité, sans autre but que de venir admirer de beaux paysages, m'enivrer d'air pur et de ciels infinis. La campagne était si belle sous le soleil d'Été qu'une profonde joie pénétra mon esprit. Je me trouvai dans un bien-être tel que je crus vivre un moment d'euphorie exceptionnel. J'étais dans ces dispositions lorsque j'entendis chanter. Dès l'effet de surprise passé, je tentai de discerner d'où venait cette mélodie et surtout qui la chantait. J'écoutai, dans un ravissement inattendu. Certains accents évoquaient une voix d'enfant ; d'autres, la maturité d'une phonation féminine. J'orientai mes pas en direction de ces accents chaleureux qui sonnaient très justement dans ce cadre enchanteur.

"Sur un petit siège pliant, une jeune femme était assise, là où, présentement nous nous trouvons. Devant elle, une toile était posée sur un chevalet. Sa main gauche serrait une palette, garnie de couleurs richement composées. Sa droite, toute en finesse, dirigeait un pinceau sur quelque détail à achever .D'une voix juste, parfaitement timbrée, la jeune femme chantait encore, malgré ma présence à son côté. Je reconnus l'air du berger dans Mireille, de Gounod :

"Le jour se lève  
et fait pâlir la sombre nuit ..."

" Il me sembla qu'un flot de bien-être et de beauté imprégnait cet instant sublime. Je n'osais interrompre la mélodie, dans laquelle Charles Gounod a brillamment insufflé la réalité pastorale. J'observai le tableau. Il était éclatant de vérité et de séduction. Le pays généreux, qui s'étalait devant nous, était magnifié sur la toile que peignait la jeune femme. Les couleurs qu'elle y avait posées étaient si fraîches qu'elles ajoutaient vie à ce qui n'était que nature. Face à nous, au lointain horizon, les monts de Tarare avaient sculpté l'appendice de la Tour Matagrin. Plus proche, le village de Meys, accroché à mi-hauteur de colline étirait, impassible, son agglomération. De côté, la flèche de Maringes dominait fièrement les vallons parsemés de pinèdes et d'emblaves. En-deçà, la bonne Vierge de Viricelles, sur son petit clocher, offrait paisiblement son éternel accueil. Sur les premières crêtes, des agneaux apprenaient à sautiller autour de leurs mères, tandis qu'un lourd cheval, immobile et tête basse, semblait les envier.



Fontaine de Bartholdi, Place des Terreaux, Lyon : Femme tenant les rênes des chevaux

"La conversation, dans la chaleur de l'Eté, nous avait assoiffés. Je lui proposai de goûter l'eau pure et fraîche qui jaillissait sur le sable de la source, à quelques pas d'ici. Mikaëla accepta. La source nous désaltéra tous deux mais, déjà, nous pressentîmes une autre soif : celle d'un rapprochement durable, l'avidité d'étancher autre chose, d'autres propos vibrant à l'unisson, d'autres sourires, d'autres complicités.

"Mikaëla avait plié son chevalet. Il tenait, tout entier, dans une petite valise. C'était une réalisation de menuisier, d'après un plan que lui avait tracé la jeune femme. Quatre éléments, juxtaposés en zig-zag, constituaient l'essentiel du système. Ceci en permettait le transport sans encombre. Je fus admiratif, une fois encore. Mikaëla expliquait les choses simplement et les réalisait de même manière, comme si tout cela allait de soi, en souriant.

"Je me risquai à proposer l'acquisition du tableau, qui semblait achevé. J'envisageai la joie de le posséder. Je croyais à un bonheur stable en ayant avec moi la beauté de ce paysage enchanteur. Je pensais que, si Mikaëla acceptait, ce serait le départ d'une affectueuse convention, immuable et éternelle, le sceau d'une alliance, le prolongement d'un mutuel attrait.

"La jeune femme, je crois, fut tentée par une réponse positive. J'assistai à un long moment d'hésitation. Puis elle me donna sa préférence : elle souhaitait le montrer à sa vieille maman, avant d'en disposer à sa guise. Elle me confia un instant ce trésor, pour l'emporter jusqu'à l'autobus qui allait la ramener sur la ville. Chemin faisant, Mikaëla accepta que je vienne à Lyon, la rencontrer. Le rendez-vous fut convenu, par jour et heure déterminés. Nous devons ainsi nous retrouver au pied de la Fontaine de Bartholdi. " Vous verrez, dit-elle, avec son beau sourire, ces jaillissements d'eaux évoqueront ceux de la petite source qui, tout à l'heure nous a désaltérés, mais le cadre sera monumental et deviendra peut-être signe du grandissement de notre amitié, mais aussi annonciateur d'autres promesses."

"Je l'assistai, jusqu'à l'autobus. Elle y déposa sa valise, tendit ses jolies mains vers moi. Je lui remis le tableau, habillé d'un voile, dont la couleur rappelait celle de ses beaux yeux. Après avoir assuré l'oeuvre, au fond du véhicule, Mikaëla revint à la portière, tendit de nouveau ses mains, serra fortement les miennes et dit doucement à mon oreille: "Fontaine de Bartholdi, au jour convenu, je viendrai avec le tableau ! " Je vis sur son visage le plus beau de ses sourires puis le chauffeur ferma bruyamment les portes. L'autobus laissa une masse de fumée grise et s'en alla vers le futur. Je le suivis d'un regard embué, jusqu'à ne plus distinguer que l'épigraphe étalé sur la carrosserie : "La Flèche Bleue". Quel présage ! Me dis-je.



La Traviata

J'écoutais depuis un long moment mon interlocuteur, heureux de la confiance qu'il m'avait accordée, en me contant tout ceci. Cependant, une question me taquinait. J'interrompis délicatement ce nouvel ami et lui demandai pourquoi il revenait seul, tel un pèlerin, sur les lieux où se vécut cette belle histoire. Mikaëla ne reviendra-t-elle point ici, peindre d'autres paysages ?

" Eh bien, dit-il, voici ce qu'il advint:

" J'approchai la Fontaine de Bartholdi. C'était, selon notre convention, un samedi de Juin, à dix heures du matin. J'arrivai en avance, par galanterie, afin de ne point obliger Mikaëla sur une désagréable attente. Des gens pressés s'affairaient, place des Terreaux. Quelques personnes, peut-être, s'en allaient vers de lointains rendez-vous. D'autres vauquaient probablement à leurs affaires, se remémorant sans doute la difficulté d'un labeur à reprendre. Mon coeur, déjà battait très fort et ma pensée s'entêtait à vouloir construire d'avance le scénario d'une fabuleuse rencontre, réciproquement consentie, dans la fièvre d'un jour de grâce.

" Dix coups sonnèrent, tout près de là. Mon regard s'enquit au proche et au lointain, d'une longue chevelure blonde, vers laquelle j'étais tout prêt à m'élancer. Aucune personne ne répondait à ce critère. Je me proposai une autre forme de recherche : y aurait-il alentour, une jeune femme portant un tableau enveloppé d'une toile azurée ? Personne n'avait avec soi un format tel que celui du trésor attendu. Je changeai de place et m'installai sur le haut de l'escalier du Palais Saint Pierre, afin de pouvoir observer mieux, non seulement les abords de la Fontaine, mais aussi l'ensemble de la Place. Forcément, j'allais voir paraître Mikaëla, d'où qu'elle vienne. Hélas, nul ne vint auprès de l'oeuvre de Bartholdi, sauf quelques jeunes enfants qu'une grande personne tenait par la main, afin de les rassurer, face aux vols effrontés de pigeons prédateurs. De grands autobus s'arrêtaient près de moi, puis repartaient sans que j'en vis descendre la douce Mikaëla.

"Il était Midi quand j'abandonnai mon point de vue sur la Fontaine, le coeur blessé d'avoir trop espéré. Je m'installai à la terrasse d'un restaurant, croyant pouvoir encore apercevoir le cher profil de Mikaëla, retardée par quelque imprévu, surgissant, belle, blonde et souriante, s'excusant de quelque évènement fortuit que j'absoudrais d'avance. Et, même si Mikaëla arrivait plus tard que prévu, l'apaisement de mon âme constituerait un plus, sur l'euphorie du jour.

" Hélas, je dus céder à la désillusion. Pourtant, les jaillissements de la Fontaine, les chevaux de Bartholdi, étaient assurément familiers à Mikaëla. Peut-être allais-je la trouver, non loin de là ? Eventuellement au Grand Théâtre qui propose les spectacles d'Opéra qu'elle aime ? J'accédai, sous le porche, jusqu'au panneau présentant les programmes. Pour le soir même, La Traviata était à l'affiche.



" Connaisseur son penchant pour Verdi, je rêvais de rencontrer Mikaëla, à l'heure où les spectateurs afflueraient au péristyle. Et Dieu ! qu'il serait agréable d'assister avec elle à la représentation. Elle serait ma Violetta et je serais Alfredo. Nous avons déjà vécu un premier Acte, champêtre et artistique; celui-ci serait certes plus pompeux, mais plus musical et la valse de son premier Acte nous emmènerait, par la splendeur de ses accents, dans une complicité amoureuse, comme elle le fait sur scène, dans l'allégresse de la première rencontre.

" J'attendais, plein d'espérance, allant et venant, au cours de ces heures qui n'en finissaient plus, depuis l'Opéra jusqu'à la Fontaine, puis revenant, de la Fontaine à l'Opéra, guettant les chevelures blondes, croyant parfois revoir au loin, celle qui m'était chère. Dans le doute, j'accélérais mes pas pour scruter un visage paré de cheveux d'or puis, conscient de mon étrange comportement, je critiquais mes projets. Je me sentais, quelque part, prisonnier, quoique libre de mouvement, au coeur de cette ville qui abritait Mikaëla. Eh bien oui, j'étais chez elle et cette pensée me réchauffait le coeur.

"Enfin, l'heure du spectacle sonna. Cette heure bénie qui voit accourir la foule des heureux, de celles et ceux qui se sont fixé rendez-vous avec l'art musical , avec ces airs brillants, maintes fois entendus mais toujours nouveaux dans l'interprétation. Je me glissai dans la multitude. Bientôt je compris l'impuissance de ma recherche ; Mikaëla était peut-être proche, mais comment la trouver dans cet encombrement ? Des couples souriants, se tenant par la main me faisaient souvenir de l'heureuse séquence, lors du départ de l'autobus. Je me sentis douter ; n'était-ce point un Adieu, plutôt qu'un Au revoir ? J'entendis, au loin, très loin, les premières mesures de l'Ouverture de la Traviata, ces accords délicats qui, d'emblée posent question sur ce qui va s'ensuivre. Je laissai désormais toute interrogation sans réponse, poussai la lourde porte et, sur la rue piétonne, dans la foule anonyme, m'en allai dissimuler mon tourment..

" Trois samedis de suite, je revins, à dix heures, au pied de la grande Fontaine. A chaque fois, je vécus les mêmes infortunes. Cependant, l'espoir de retrouver Mikaëla soutenait mes pas. L'aurais-je rencontrée ? j'aurais tout oublié de ma douleur, tout excusé, tout pardonné. Mais, jamais Mikaëla ne vint.

" Lors de l'anniversaire, je fis un premier pèlerinage sur le lieu du rendez-vous. Rien n'avait changé, tout était demeuré tel ; tout n'était qu'amertume. Je marchai , lentement, au pourtour de la place des Terreaux, le regard aux aguets. Plusieurs chevelures captèrent mon attention mais aucune d'elles n'identifia la douce Mikaëla.



Michaela

"Je revins encore, l'année suivante, en variant mon parcours, pensant que ce quartier pouvait être le sien. Hélas, rien n'émergea de mes recherches. Chagrin et déçu, je laissai tout : Fontaine, chevaux, jaillissements, pigeons et m'en allai plus loin, au gré du vent et de mes pas. J'arrivai aux quais de Saône. Des gens, comme moi désœuvrés, fouillaient les caisses ébréchées d'un bouquiniste. Je fis comme eux, machinalement, sans bien savoir pourquoi et tirai, au hasard, un petit livre, un peu poussiéreux sur ses coins abîmés. Je l'ouvrai, sans me soucier d'y chercher la moindre précision. Je lus : "Confidence de Mikaëla". J'en éprouvai un tel choc que je refermai nerveusement la brochure puis, me ravisant je lus en couverture "Meilhac et Halévy". C'était un livret de Carmen, l'Opéra de Bizet. Une émotion soudaine s'empara de moi. Voici deux noms qui sont chers à mon aimée: Mikaëla, mais aussi Bizet, dont nous avons autrefois commenté l'ouvrage. Que signifie cette approche ? Pensé-je. Une coïncidence? Un concours de circonstances ? Est-ce un avertissement, au travers de mon chemin ? Un appel ? Un secret jalon ? Un présage ? Il y a parfois d'étonnantes choses, énigmatiques, mystérieuses qui sont peut-être des signes providentiels.

" Je jetai un regard alentour mais aucune chevelure blonde ne l'attira. Cependant, je flairai une surprise sur le banc qu'un brocanteur avait dressé, à quelques pas de moi. J'aperçus un tableau, dont je ne distinguais que l'arrière mais le format, d'abord, puis la facture du cloutage m'intriguèrent. J'approchai. Oh ! ... je demeurai frappé de stupeur, déconcerté, aphone, durant un moment puis, je me pris à sourire en retrouvant mes sens. Je vins près du tableau, le touchai, le caressai, posai sur les couleurs un regard confondu. Il présentait le paysage qui, depuis l'horion lointain ouvrait des plans sur des villages connus : Meys, à mi-hauteur, la flèche de Maringes, la Madone de Viricelles, les brebis, le cheval, la haie de noisetiers. Sur le bas du tableau, dans le coin droit, une main que je savais douce avait tracé, probablement à l'aide d'un pinceau très fin, un nom : Mikaëla .

" Ce tableau vous intéresse ? lança le brocanteur, d'une voix gouailleuse. Il est très beau celui-ci. Là, il n'est pas à sa place ; c'est dans une galerie spécialisée qu'il faudrait l'installer ". Je compris vite que l'homme ne s'en séparerait pas facilement. Alors, je tentai de le convaincre que l'auteur était mon amie, que nous étions très proches. Il me dit qu'il n'avait rien à voir avec ça. Pour lui, un tableau, c'était de l'argent. En dehors de cette notion, rien ne l'intéressait. Je lui demandai qui était la personne qui le lui avait fourni. Il me répondit, d'un air blasé : "Qu'est-ce que ça peut vous faire, m'sieur ?" Je réitérai ma supplique, l'assurant que cet ouvrage était celui d'une amie, avec qui j'étais très lié.

# CARMEN

DE LA NOUVELLE DE  
PROSPER MÉRIMÉE



POÈME DE  
H. MEILHAC & L. HALEVY

MUSIQUE DE

## GEORGES BIZET

CATALOGUE des Morceaux avec accompagnement de Piano, arrangés par l'AUTEUR

1  
CORO  
des Gardes  
A, voi le gar - de ma, l'as - te

2  
CORO  
des Gardiens  
D'as - si, l'as - si, avec moi, vous des peis

3  
HABERERA  
M. S. en Sol  
L'as - si, tel un si - mien ra - tel, le

3bis  
LA MÊME  
Transposée M. S. en Sol  
L'as - si, tel un si - mien ra - tel, le

4  
DUO  
M. S.  
Par, le, moi de ma - ré - te

5  
SOUS-VOIX  
M. S. en Sol  
Prends com - par - te de tel, tel, le

5bis  
LA MÊME  
Transposée M. S. en Sol  
Prends com - par - te de tel, tel, le

6  
CHORON SOUS-VOIX  
M. S. en Sol  
Les tri - gles des es - tres Ma, l'as - si

7  
CHORON  
de Torreador  
M. S.  
Vive tout, je peis avec le res - dre

7bis  
LA MÊME  
Transposée M. S.  
Vive tout, je peis avec le res - dre

7ter  
LA MÊME  
Transposée M. S.  
Vive tout, je peis avec le res - dre

8  
QUINTETTES  
Rous avec au tel, tel, tel, tel, tel, tel

9  
CHORON  
des Dragons d'Alcaïa  
Tel - le tel, tel - le tel

10  
DUO  
Carmen, Don José  
Je suis l'as - si, tel, tel, tel, tel, tel, tel

11  
CANTABILE  
Don José  
La fleur que tu m'as - si, tel, tel

11bis  
LA MÊME  
Transposée M. S. en Sol  
La fleur que tu m'as - si, tel, tel

12  
DUO  
des Gardes  
M. S.  
Ma, l'as - si, tel, tel, tel, tel, tel, tel

13  
STROPHES  
M. S. en Sol  
Et vous, tel, tel, tel, tel, tel, tel

14  
TRIO  
M. S. en Sol  
Quel est tel, tel, tel, tel, tel, tel

14bis  
LA MÊME  
à une voix  
Quel est tel, tel, tel, tel, tel, tel

15  
CANTATE  
M.  
de tel, tel, tel, tel, tel, tel

15bis  
LA MÊME  
Transposée M. S.  
de tel, tel, tel, tel, tel, tel

16  
DUO  
M. S.  
Je suis, tel, tel, tel, tel, tel, tel

17  
DUO  
M. S.  
C'est tel, tel, tel, tel, tel, tel

18  
COUPLETS  
de la MESSAGÈRE  
M. S.  
Vive tout, avec tel, tel, tel, tel, tel, tel

18bis  
LES MÊMES  
Transposée M.  
Vive tout, avec tel, tel, tel, tel, tel, tel

Existe en 1. Partition sol - CHANT et PIANO — Partition de 20. CHANT et PAROLES — Partition de 3. PIANO SOLO

L'homme demeurait impassible, feignant de nettoyer un grand bougeoir de cuivre.

" Je caressai voluptueusement le tableau, me remémorant le jour où je l'avais porté en l'appuyant, secrètement, très fort contre moi. Mikaëla me l'avait confié, momentanément, en me laissant l'espoir que je l'aurais, au jour qu'elle en déciderait. Que s'était-il donc passé ? Quel étrange destin avait ainsi bouleversé les promesses de la jeune femme ?

" L'homme avait-il réfléchi, devant mon attitude affective ? Depuis un moment, il m'observait du coin de son oeil affairiste. Il rompit tout à coup le silence: "Il vous plaît, m'sieu c'tableau ? Je lui répondis qu'il avait surtout, pour moi personnellement, une valeur sentimentale. Je questionnai encore le marchand et lui demandai de qui il tenait cette peinture. "Eh bien, si vous y tenez tant q'ça, dit l'homme, j'peux voul'dire, car j'n'ai rien à cacher ; chez moi, c'est du sérieux : c'est une pauvre vieille qui me l'a vendu. Cette bonne femme a eu du malheur sur ses vieux jours. Elle n'avait au monde qu'une fille, pour seule compagnie, mais elle est décédée l'autre année, suite à un accident." -" Quel accident, demandai-je, vite, dites-moi". J'étais dans une angoisse folle -"Ah, ça j'sais pas m'sieu . Tout c'que j'sais, c'est que la vieille n'avait pas d'quoi s'chauffer ; elle a vendu tout c'qu'elle a pu" - "Dites-moi où habite cette vieille maman, répliquai-je, que j'aïlle au moins la visiter ! " -" Ah ça j'sais pas m'sieu, ni son nom, ni son adresse".

"Le brocanteur consentit à garder quelques jours ce trésor, pour moi seul. Il me le vendait très cher, mais il me fallait absolument le conserver. Je lui laissai en gage ma chevalière d'or, contre sa promesse, son identité commerciale et l'assurance d'un paiement au comptant, samedi, en huit.

"Il tint parole.

L'homme arrêta sa confidence. Ses mots ne sortaient plus de sa gorge serrée. Tentant de contenir son tourment, il pinça durement ses lèvres mais elles furent bien vite closes, n'en pouvant dire davantage. Je respectai sa douleur et, empli d'émotion, j'observai la minute silencieuse à laquelle on s'attache, en mémoire d'une âme évanouie.



Puis, comme au prix d'un effort, d'une voix étouffée de sanglots, il voulut évoquer la chère disparue mais il ne le put qu'au prix d'un mouvement qui s'étrangla sur quatre syllabes : " Mi - ka - ë - la".

Je lui pris la main, pour exprimer ma peine :

"Là ou Mikaëla vécut un temps fort avec vous, dis-je, puis-je vous exprimer le sentiment de pitié qui m'étreint ?" Nous restâmes un long moment, nous serrant la main , comme deux frères qui songent à partager.

Sous la ligne d'horizon, déjà, s'enfonçait le soleil.

"Vois-tu, dit ce confident d'un jour, au jeune berger qui l'avait écouté, l'humanité est sur un Crescendo. Nous bénéficions parfois d'ascendances vers des lumières. Brèves, elles nous éblouissent, nous réchauffent puis se diffusent, mais il est salutaire d'en conserver mémoire. Quand survient le déclin, il faut les rallier, au fond de nos consciences."

Il s'engagea sur le chemin. Pas à pas, je vis sa silhouette évoluer sur fond de ciel. Puis, il se retourna, fit de la main un signe que je perçus comme un adieu. Mirza cherchait à m'exprimer son attachement ; il était l'heure du retour .

Jean CHAVAGNEUX